

Relire *La Garde blanche* : histoire collective et archives de soi

HÉLÈNE MENEGALDO

*À la mémoire de mon frère Georges Pachoutinsky,
décédé à Kiev le 26 mars 1998*

« Ces pygmées gardes blancs [...] dont la force ne saurait être comparée qu'à celle d'insignifiants têtards [...] furent jetés par-dessus bord comme autant d'encombrantes immondices¹ ».

Staline, au XVIII^e Congrès du Parti (1939).

« Compliquons, compliquons tout ; brouillons leurs cartes ; le manichéisme en histoire est bête et méchant ».

Paul Ricœur, *Histoire et Vérité*².

Boulgakov brouille effectivement les cartes du nouveau régime lorsqu'il rédige « d'une lancée », entre 1923 et 1924, un roman qu'il définira plus tard dans sa lettre au gouvernement de l'URSS comme étant la représentation, dans la lignée de « *Guerre et Paix*, d'une famille de l'intelligentsia aristocratique, jetée par les aléas de l'histoire

1. Cité par Marina Gorboff, *La Russie fantôme*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1995, p. 11.

2. Paul Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Le Seuil, « Points Essais », 2001, p. 111.

dans le camp de la garde blanche³ ». Quand Babel écrit *La Cavalerie rouge* et Pilniak, *L'Année nue*, Boulgakov choisit pour héros les vaincus d'une guerre qui, à la différence de celle décrite par Tolstoï, est une guerre civile, fratricide, et il revendique son appartenance « organique » à l'intelligentsia à l'heure de l'éradication de celle-ci. La Garde blanche au lieu de l'Armée rouge, Kiev à la place de Saint-Petersbourg ou de Moscou – l'écrivain brouille aussi les pistes en travestissant, de façon plus ou moins transparente, certains noms de lieux ou de personnages.

L'événement qu'il décrit – la prise de la ville par Petlioura⁴ – est qualifié d'« épisode inventé » dans le rapport au Politbureau rédigé en 1929 par Kerjentsev⁵ à propos de la pièce *Beg, La Fuite* – ce qui témoigne soit d'un refoulement collectif, soit d'une réécriture de l'histoire déjà bien avancée. À l'opposé, depuis la publication en 1966 de *La Garde blanche* à Moscou, le récit de Boulgakov est souvent cité comme une source historique, surtout tant que ne furent pas disponibles, en Russie soviétique, les souvenirs et témoignages sur cette période, publiés en émigration, en particulier les *Archives de la Révolution russe* que I. Guessen édite à Berlin entre 1921 et 1924, pour faire pendant aux *Archives rouges* bolchéviques.

La Garde blanche pose ainsi de manière exemplaire les questions qui préoccupent les historiens depuis l'affaiblissement du courant des *Annales* et l'émiettement du champ historique qui s'ensuit. L'entrée dans l'« ère du témoin » et des lieux de mémoire met au premier plan les réflexions sur les rapports entre histoire et mémoire, l'apport des archives privées et de l'histoire orale au savoir historique, la concurrence entre mémoire collective et mémoires individuelles. Repenser l'histoire, l'écrire : l'histoire est affaire de

3. Mixail Bulgakov, « Pis'mo pravitel'stvu SSSR. 28 marta 1930 » [Lettre au gouvernement de l'URSS, 28 mars 1930], *Sobranie sočinenij v pjati tomach*, t. V., M., Xudožestvennaja Literatura, 1990, p. 447.

4. Simon Petlioura (10 mai 1879-25 avril 1926) : journaliste et homme politique, leader du mouvement nationaliste ukrainien, commandant suprême de l'armée et troisième président de la République populaire ukrainienne jusqu'au 12 octobre 1920, date de la proclamation de la République socialiste soviétique d'Ukraine. Exilé à Paris, assassiné par Samuel Schwarzbard dont le procès deviendra *Le Procès des pogromes* – titre de l'ouvrage consacré à l'affaire par l'avocat Henry Torrès. Schwarzbard sera acquitté.

5. Rapport partiellement cité in Grigorij Fajman, « Xudožnik i vlast'. Častnyj slučaj » [L'Artiste et le pouvoir. Un cas particulier], *Russkaja Mysl'*, 4175, 22-28 mai 1997 (étude publiée dans sept numéros de l'hebdomadaire). Kerjentsev était le vice-directeur d'un secteur du Comité central.

représentation, elle mobilise, comme la fiction, tropes et récits. « L'histoire est un roman, mais un roman vrai », écrit Paul Veyne⁶. Mais, précise Ricœur, le pacte de lecture entre l'historien et son lecteur induit une attente de vérité et non de fiction, il implique une référence à un réel extra linguistique qui s'offre aux procédures de vérification.

Citant la description de la locomotive du train bolchevique à la fin de *La Garde blanche*, Orlando Figes remarque : « C'est un bon exemple de la manière dont, parfois, seul un romancier peut décrire l'essence de la guerre civile⁷ ». Le puissant « effet-vérité » du livre est-il dû à l'authenticité des faits historiques rapportés, ou bien résulte-t-il d'une illusion référentielle ? En quoi, comment, un roman peut-il nous en apprendre plus sur le passé qu'un exposé objectif des faits ? Ces questions me sont venues le jour où, relisant *La Garde blanche* alors que je travaillais sur les archives familiales, j'ai eu le sentiment d'une étrange familiarité : ce récit me faisait revivre les événements qui avaient marqué ma famille et dont je ne connaissais que quelques bribes, complétées depuis au cours de mes recherches. Les références à la « saga familiale » qui ponctuent mon texte, confirmant mon intuition première, prouvent à quel point le récit de Boulgakov rend compte de la réalité complexe de la ville de Kiev dans les années qui suivirent la Révolution d'octobre 1917 et donne en même temps chair aux éléments parfois elliptiques de l'histoire familiale.

La scène historique

Boulgakov, témoin de l'Histoire

Fin février 1918, Boulgakov est de retour à Kiev où il ouvre un cabinet privé de vénéréologie au 13, descente Saint-André. Il connaît intimement la ville, sa population, les mentalités, le contexte politique et social, et suit de près l'évolution de la situation. Son frère Nikolai, junker, participe à la défense de la ville contre Petlioura, il a dû être une source précieuse d'information. La plupart des épisodes qui forment la trame du roman ont été vécus par des parents ou amis de l'écrivain, d'où une grande précision factuelle. Lui-même a déjà servi comme médecin militaire en 1916 ; mobilisé

6. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1971, p. 13.

7. Orlando Figes, *La Révolution russe 1891-1924 : la tragédie d'un peuple*, trad. de Pierre-Emmanuel Dauzat, préf. de Marc Ferro, Paris, Denoël, 2007, p. 866.

par le Directoire⁸, il faussera compagnie aux troupes de Petlioura au moment de l'évacuation de celles-ci. Témoin oculaire privilégié, l'écrivain authentifie son récit en y insérant coupures de journaux, proclamations ou textes de décrets, couplets de chansons, poésies qu'il tire de ses archives personnelles (journal intime ?) ou d'une documentation rassemblée ultérieurement, quand il se proposait d'écrire une trilogie (*La Croix de minuit* – premier titre du roman –, *L'Étendard jaune* et *La Foulée écarlate*). Les quatre années séparant les événements de leur mise en intrigue assurent à l'historien la « juste distance » : si le souvenir est encore vivace, l'affect est apaisé. Mais Boulgakov choisit d'écrire non une chronique ou un livre de souvenirs, mais un roman dont la lecture, de nos jours, offre une certaine difficulté de réception, d'ordre à la fois historique et littéraire. En cause, la situation extraordinairement complexe qui régnait en Ukraine : diversité des forces politiques et militaires, multiplicité des acteurs en présence, accélération des événements, confusion, perte des repères, sans oublier la question de l'identité nationale. De plus, l'histoire de l'Ukraine, intégrée jusqu'à sa récente indépendance à celle de l'URSS, est mal connue⁹. Cette complexité est rendue par une mise en récit qui procède par collage, juxtaposition de bribes de phrases, paroles saisies au vol, exclamations, bruits de la rue – galop des chevaux, fusillades, grondement de la canonnade – au service d'une vision démultipliée, kaléidoscopique, qui tente de donner une appréhension simultanée des divers aspects de la réalité ambiante.

Citons quelques exemples d'obstacles à une compréhension claire de la réalité historique. Les états de service de mon père, Léonty Pachoutinsky (1^{er} juillet 1903 - 17 juin 1963), délivrés en 1920 en Norvège, mentionnent qu'il a combattu les bolcheviks à Kiev. Pour les chefs des Armées blanches, Denikine en particulier,

8. Directoire – organe de cinq membres, créé en novembre 1918 pour diriger l'insurrection contre l'Hetmanat. Nom de la seconde période de la République populaire d'Ukraine (14 novembre 1918 - octobre 1920). Président : Vladimir (Volomynir) Vinnitchenko, remplacé le 5/02/1919 par Simon Petlioura.

9. L'historien Mykhailo Kroutchevski (Hrouchevskyï), élu président de la Rada Centrale le 17 mars 1917, est l'auteur de l'ouvrage fondamental *Istoriia Ukraïny-Rusy*, t. I-X, Lviv – Vienne – Kiev, 1898-1937, rééd. New-York, 1958 et Kiev, 1991. Une réédition en traduction anglaise est en cours à Toronto depuis 1997 : t. I, VII, VIII, IX parus aux Canadian Institute of Ukrainian Studies Press. En français, signalons *l'Histoire de l'Ukraine* d'Arkady Joukovsky (3^e éd. mise à jour, éd. du Dauphin, 2005).

mais aussi pour beaucoup de témoins de cette époque, Petlioura, socialiste autonomiste ukrainien, était un bolchevik. À l'inverse, l'aîné de mes oncles, Serge Pachoutinsky (24 janvier 1892 - 8 janvier 1938), SR et terroriste, candidat aux élections à la première Douma ukrainienne, figure aux fichiers des gardes-blancs de l'État de Russie. Victor Serge applique l'adjectif « volontaire » à l'armée de Petlioura en formation à Belaïa Tserkov, Jean-Jacques Marie¹⁰ qualifie Skoropadski¹¹ d'« ataman »... Il est difficile de suivre toutes les alliances et trahisons successives entre la Rada¹², le Directoire, les bolcheviks, les Allemands, Skoropadski, Denikine et le général Krasnov, sans oublier les Alliés, il est difficile de comprendre pourquoi Kiev résiste à une armée ukrainienne. Armée russe, ukrainienne, armée du Don, Autrichiens, Galiciens, Tchécoslovaques, haïdamaks¹³, armée du Hetman contre armée de Petlioura... On voit même des *serdiouki*¹⁴ s'affronter à des *sitchéviki*¹⁵, c'est-à-dire des paysans ukrainiens combattre d'autres paysans ukrainiens, mobilisés par des forces ennemies. Et à quelle date fixer le début de la guerre civile¹⁶ ? Par ailleurs, maniant la synecdoque à

10. Jean-Jacques Marie, *La Guerre civile russe – 1917-1922, Armées paysannes rouges, blanches et vertes*, Paris, éd. Autrement, coll. « Mémoires », 112, 2005.

11. Pavel Skoropadski (1873-1945) : officier de la garde, lieutenant-général issu d'une ancienne souche ukrainienne, porté au pouvoir par l'occupant allemand le 29 avril 1918 avec le titre d'« Hetman de toute l'Ukraine et des armées cosaques ». S'enfuit de Kiev en décembre 1918 dans la suite des armées allemandes et passa le reste de sa vie en Allemagne.

12. Rada centrale : première forme de l'État ukrainien ; assemblée gouvernementale élue (28 juin 1917 - 29 avril 1918) qui proclama la République populaire d'Ukraine le 20 novembre 1917. Dirigée par l'historien Mykhailo Kroutchevski (Hrouchevskyi), dissoute en avril 1918 par l'occupant allemand, remplacée par l'Hetmanat de Skoropadski.

13. Haïdamaks : terme désignant au XVIII^e siècle les paysans ukrainiens révoltés contre les seigneurs polonais ; repris par les nationalistes ukrainiens.

14. *Serdiouki* : anciennement gardes du corps des atamans (chefs militaires cosaques) ; sous le gouvernement de Skoropadski, paysans mercenaires composant la garde créée durant l'été 1918.

15. *Sitchéviki* : unités militaires formées en Ukraine occidentale durant la Première Guerre mondiale, composées de prisonniers de guerre ukrainiens placés sous commandement austro-hongrois. Désigne aussi les Galiciens qui formèrent le noyau de l'armée de Petlioura.

16. Pour les habitants de Kiev, c'est la déclaration de guerre de la Russie bolchévique, consécutive à la déclaration d'indépendance de la Rada : le gouvernement ukrainien ayant rejeté l'ultimatum du Conseil des Commissaires

l'instar de Gogol¹⁷, Boulgakov oppose les « pantalons bouffants » aux « uniformes gris », les « queues bleues » aux « cocardes gris-bleu », les « flammes noires » des bonnets aux casquettes des officiers par exemple, les détails des uniformes ou des costumes nationaux des différentes armées ou unités, surtout leurs couvre-chefs, permettant de préciser les appartenances des combattants. Il faut donc rassembler les pièces éparses, reconstituer le puzzle, confronter le résultat à d'autres sources, s'interroger sur les raisons de certains choix¹⁸.

Le cadre spatio-temporel

Pour rendre les faits intelligibles, la première opération est de reconstituer la chronologie. L'action prend place entre le 13 décembre 1918 et la nuit du 2 au 3 février 1919. Les jalons, dans la marche du temps, sont donnés par les événements historiques rapportés. Les rares dates précises, notées sur les parois blanches du poêle familial, marquent le parcours personnel des protagonistes : au 30 janvier 1918 (trois jours après la prise de Kiev par les bolcheviks), on trouve une parodie, due à Nikolka, des décrets des « camarades rouges » ; à la date du 12 mai 1918, on lit : « je suis amoureux », preuve que l'amour et l'humour restent encore possibles vers le milieu de « la grande et terrible année 1918 », que l'individu n'a pas encore été totalement écrasé par le cours de l'Histoire qui a fait irruption le 2 mars 1917 – date de l'abdication de Nicolas II – pour abolir définitivement les « temps légendaires » heureux. Cette cassure d'ordre existentiel a perverti le cours normal du temps, devenu chaotique, fragmentaire et désordonné. Les événements s'y

du peuple du 18 décembre 1917, l'armée bolchévique commandée par Vladimir Antonov-Ovseenko déclenche, à partir de Briansk et de Gomel, l'offensive qui aboutira à la prise de Kiev fin janvier 1918.

17. Voir la description des cavaliers bavarois : « bonnets à poils, jugulaires emprisonnant les mentons, moustaches rousses hardiment retroussées en pointes... ».

18. Le lecteur français dispose désormais de l'édition des œuvres de Boulgakov en 2 vol. (dir. Françoise Flamant) dans la bibliothèque de la Pléiade : *La Garde blanche, Œuvres I*, Paris, Gallimard, 1997, et du texte de *La Garde blanche* chez Pocket (Paris, 2005) avec une introduction et des notes de Laure Troubetzkoy facilitant grandement la réception du texte (la première traduction française parue en 1970 chez Robert Laffont en était dépourvue). Signalons aussi dans la collection « Bouquins » de Robert Laffont, Paris, 1993, l'édition en un seul volume, sous la direction de Marianne Gourg et Laure Troubetzkoy de : *La Garde blanche, La vie de Monsieur de Molière, Le Roman théâtral, Le Maître et Marguerite*.

succèdent à un rythme frénétique, se bousculant si bien que parfois coexistent, aux frontons des bâtiments, les drapeaux des vainqueurs et ceux des vaincus, tandis que l'un s'empresse de défaire ce que l'autre avait fait la veille. À la République populaire d'Ukraine succède une brève occupation bolchévique, la Rada revient avec les armées allemandes qui la remplacent par le régime du Hetman avant le retour du Directoire puis, à nouveau, des bolcheviks.

Le déroulement du récit respecte l'ordre historique, mais le montage des événements bouscule parfois la chronologie. Le livre s'ouvre sur l'enterrement de la mère – celle de Boulgakov ne mourra qu'en 1922 – accentuant la tonalité symbolique de cette disparition qui préfigure celle de Kiev, la « mère des villes russes ». La procession qui amène en ville les cercueils des 33 sous-lieutenants égorgés et suppliciés à Popelioukha eut effectivement lieu, mais le 9 novembre et non le 13 décembre – transposition qui accentue le caractère dramatique de la dernière journée avant l'attaque de Petlioura. Comparant la chronologie qui structure le texte de Boulgakov à une chronologie établie à partir d'autres sources, on constate que celle de l'écrivain est incomplète, bien qu'elle permette une représentation fidèle des événements. À quoi tient ce paradoxe ?

Boulgakov choisit un fait décisif ou exemplaire qui vaut pour beaucoup d'autres, décrivant par exemple un seul combat se déroulant en ville – celui de Nikolka et de Naï-Tours ; il procède par montage de différents éléments prélevés sur le fond bigarré et indifférencié de la réalité, par condensation en un événement unique de plusieurs épisodes survenus en des lieux ou à des moments différents pour donner à voir, comme en gros plan, le sens caché sous la trame mouvante et insaisissable du réel, ce qui est bien le but de toute mise en intrigue. L'occupation de la ville par Petlioura est aussi présentée comme un épisode unique : les troupes quittent la ville et s'évanouissent, comme si elles n'avaient jamais existé, la situation initiale est rétablie.

Or, dans son texte sur *La Ville de Kiev*, rédigé en 1923, l'écrivain précise bien que la ville a été prise et reprise quatorze fois (en fait, seize), et que lui-même a vécu dix de ces occupations. Il y a donc bien volonté d'une clôture du texte, cet événement-là étant suffisamment représentatif de tous les autres à venir, la réitération risquant d'émousser l'émotion du lecteur, sa faculté de réception. Il y a aussi le danger de glisser vers une littérature de témoignage, de dresser l'inventaire des ruines et des destructions, d'écrire le martyrologe de la ville de Kiev.

Ce qui s'est passé dans cette célèbre ville au cours de ces quatre années, aucune description ne pourrait en rendre compte, lisons-nous dans *La Ville de Kiev*. C'est comme si la bombe atomique de Wells avait explosé au-dessus des tombeaux d'Askold et Dir et que 1 000 jours durant, les flammes se soient déchaînées dans le bruit et la fureur non seulement à Kiev même, mais aussi dans ses faubourgs et ses lieux de villégiature, dans un rayon de 20 verstes. [...] Quand, d'ici 50 ans, apparaîtra un nouveau Léon Tolstoï, il écrira un livre étonnant sur les grandes batailles de Kiev. Les éditeurs gagneront beaucoup d'argent grâce à ce grandiose monument aux années 1917-1920¹⁹.

Le cadre spatial est Kiev, nommée la Ville, ce qui lui confère dès l'abord une portée symbolique et universelle. On peut suivre les déplacements des protagonistes, situer les divers épisodes du récit dans l'espace urbain ou encore reconstituer les péripéties des combats à l'aide d'une carte de l'époque, à condition de substituer les noms réels des rues à ceux que l'écrivain leur attribue²⁰. Le remplacement de Saint-André par Saint-Alexis s'explique aisément, Boulgakov ne souhaitant pas dévoiler l'adresse de l'appartement familial²¹. La légère modification du nom de la rue Malo Podvalnaïa (rue « des petites caves ») en Malo Provalnaïa (de *proval*, fosse, effondrement de terrain, et aussi chute, échec), par exemple, permet de donner un sens symbolique aux visites des frères Tourbine, mais les intentions de l'écrivain sont moins claires lorsqu'il s'agit des autres rues, au nombre de 13 au moins, des noms des magasins, des ponts, etc. L'effet est d'autant plus étrange que la topographie de la ville reste bien réelle et que les principaux monuments et bâtiments²² conservent leurs noms.

Faut-il voir en ces métamorphoses une préfiguration des changements qu'imposeront bientôt les bolcheviks – quand Tsarski Sad deviendra Leninski Sad et que la rue Nikolaevskaïa se nommera rue

19. M. Boulgakov, « Kiev-gorod », *Sobranie sočinenij v pjati tomakh...*, op. cit., p. 307.

20. Certaines rues n'ont pu être identifiées.

21. C'est à un autre écrivain amoureux de Kiev, Victor Nekrassov, architecte de formation, que l'on doit l'identification de la maison des Boulgakov.

22. La Cathédrale Sainte-Sophie, la Porte d'Or, le Lycée Alexandre, le Musée Pédagogique, l'Amphithéâtre d'Anatomie, l'Opéra, le Cirque, les casernes, les monuments à saint Vladimir et à Bogdan Khmel'nitski, la tombe d'Askold et Dir.

Karl Marx, c'est-à-dire, dès le 25 février 1919²³ ? Ou bien marquent-elles le désir de l'écrivain de se distancier du narrateur en attribuant à ce dernier une mémoire défaillante ou une connaissance approximative de la ville ? Ou encore, par ce biais, l'écrivain souligne-t-il sa liberté d'user à sa guise du matériau que lui fournit la réalité²⁴, de jouer avec les mots et leurs assonances, de montrer, peut-être, comment le diable ajoute à la confusion générale en brouillant aussi les repères spatiaux ? Ces questions restent ouvertes, dans la mesure où il ne subsiste aucun document permettant de reconstituer la gestation du roman.

Les acteurs et les forces en présence

Les personnages

On sait que sous le nom de Tourbine, qui était celui de sa grand-mère maternelle, Boulgakov a campé des membres de sa famille et que les autres protagonistes du roman lui ont été inspirés par ses amis et connaissances. La rousse Hélène, âme de la famille depuis la disparition de la mère, emprunte bien des traits à Varvara, l'une des sœurs de l'écrivain, dont le mari, Leonid Serguéievitch Karoum, est le prototype de l'ignoble Thalberg, un « officier d'état-major, un Balte avisé et circonspect » : il fut en effet « l'un des premiers à venir à l'école militaire avec un large brassard rouge », c'est-à-dire, à reconnaître la Rada centrale, ukrainienne, formée à Kiev le 17 mars 1917. Mais, à la différence de son double fictionnel, Karoum n'abandonna pas sa femme qui, elle-même, le suivit plus tard en Sibérie. Nikolka porte le prénom du frère cadet de l'écrivain qui lui attribue, sous une forme parfois allusive, plusieurs traits de la biographie de son frère, élève à l'École des officiers du génie qui fut attaquée le 29 octobre 1917 par des soldats révolutionnaires²⁵. Le père Alexandre est le prêtre Alexandre Glagolev

23. « Novye nazvanija ulic Kieva » [Les nouveaux noms des rues de Kiev], *Kievskij kommunist*, 25 février 1919. Ce « baptême prolétarien » touche une quarantaine de rues, en particulier celles qui portent les noms « des tsars et de leurs acolytes ».

24. Dans sa lettre du 13 avril 1933 à son ami Pavel Popov (*Sobranie sočinenij v pjati tomach...*, *op. cit.*, t. V, p. 488) Boulgakov note qu'au critique (A. N. Tikhonov) lui conseillant de remplacer le narrateur de son Molière par un « historien soviétique sérieux », il avait répondu qu'il n'était pas historien et avait refusé de réécrire son livre.

25. Les soldats, pour la plupart des paysans, nourrissent une haine farouche à l'égard des officiers, d'où la destruction des écoles de junkers et les

qui maria en 1913 Boulgakov à Tatiana Lappa, sa première épouse, et célébra en 1922 le service religieux pour l'enterrement de sa mère, à laquelle l'écrivain était très attaché. Peu de temps avant de mourir, en 1939, Boulgakov confia à sa sœur Nadejda que l'amour et le respect qu'il éprouvait pour leur mère lui avait inspiré *La Garde blanche*, dont le texte était un monument à la mémoire de la défunte.

On connaît aussi les prototypes de la plupart des personnages historiques dont les patronymes ont été modifiés dans une intention satirique ou comique, dans la plus pure tradition gogolienne : c'est ainsi que le terne général Ivanov devient le général Petrov, le prince Dolgoroukov, commandant en chef de toutes les forces armées en Ukraine – prince Béloroukov, le général Kirpitchev, responsable des milices, est rebaptisé Kartouzov, quant à Konovaliets, il est le colonel Toropietz, pressé d'investir la ville. La présentation de Pavel Skoropadski est conforme au portrait canonique, consacré par l'Histoire, d'un opportuniste rusé – un « renard » – un peu ridicule, soucieux d'apparat et d'apparences, incapable de mobiliser les énergies disponibles, et criminel par son inaction, ses attermolements et sa trahison. Son « ukrainisation » de façade ne provoque que quolibets et mépris de tous. Petlioura, lui, bénéficie d'un traitement plus complexe : c'est un adversaire redoutable, invisible mais omniprésent, protéiforme, imprévisible, c'est contre lui que se mobilise la famille Tourbine dont la devise est : « Sus à Petlioura ! ». Car c'est « un ennemi perfide qui, peut-être, détruira la merveilleuse cité enneigée et écrasera à coups de talons les débris de toute paix et de toute intimité » – la modalisation, ici, permet au narrateur d'apparaître comme un « prophète du passé ». Le portrait de Petlioura, patchwork combinant éléments vrais, rumeurs, lambeaux de souvenirs et inventions fantaisistes, présente le personnage comme un étranger à la ville, un Turc ou un Moscovite « parlant une langue étrange ». Il demeure absent de l'espace urbain où ne pénètrent que ses émissaires, ses précurseurs – en réalité, il fut accueilli triomphalement par la population à sa descente de train, en compagnie de l'écrivain Vinnitchenko²⁶, quelques jours après

massacres qui n'épargnent ni femmes, ni enfants. L'armée du hetman est composée d'officiers, comme les Armées Blanches qui seront contraintes à des conscriptions forcées de soldats, déserteurs à la première occasion.

26. Vladimir (Volodymyr) Vinnitchenko (1880-1951) : écrivain et homme politique ukrainien de tendance nationaliste, un des organisateurs de la Rada centrale en 1917. Président du Directoire de novembre 1918 à février 1919.

l'entrée de ses troupes en ville – car il est une force occulte, démoniaque, marquée du chiffre de la bête²⁷. Il appartient au mythe, comme le confirme sa disparition la nuit du 2 au 3 février 1918.

Le nom du colonel Naï-Tours, seul héros véritable parmi les officiers supérieurs, surprend lecteurs et critiques par sa consonance insolite, non russe, de même que semblent étranges certaines caractéristiques du personnage – grasseyement, claudication, attitude désinvolte et même agressive à l'égard des autorités militaires « hetmanistes », dévouement total à son devoir et aux officiers qui lui ont confié leur vie. C'est en fait un personnage composite, dont le comportement et l'action le jour du 14 décembre sont ceux du général Keller²⁸, nommé commandant en chef de toutes les forces armées sur le territoire de l'Ukraine par Skoropadski le 5 novembre 1918²⁹. Boulgakov en a fait un colonel, il l'a rajeuni et lui a attribué des racines kiéviennes – alors que Keller est déjà âgé et a de lointaines racines germaniques³⁰.

Aux yeux de Boulgakov, Naï-Tours représente l'idéal abstrait, sublimé, de l'officier russe, il est l'exact opposé de l'ignoble Thalberg. Permettre de reconnaître le général sous l'uniforme du colonel aurait signifié, pour l'écrivain, avouer ses sentiments monarchistes et son attachement à une Russie une et indivisible, incluant naturellement l'Ukraine, berceau de sa culture. C'est sans doute ce

27. Petlioura fut libéré sur l'instance des Allemands le 1^{er}/14 novembre, et non en septembre, comme l'écrit Boulgakov. Le détail de la cellule 666 est parfois repris comme véridique. Il a un « nom terrible » qui évoque la pendaison (*petlja*, le nœud coulant) et il est toujours associé au diable (voir ne serait-ce qu'à la fin : « Petia était petit, aussi ne s'intéressait-il ni aux bolcheviks, ni à Petlioura, ni au Démon »).

28. Voir *Graf Keller* [Le comte Keller], M., Possev, 2007, réunissant deux ouvrages : S. V. Fomin, « Zolotoj klinok imperii » [La Lame d'or de l'Empire], et R. G. Gagkuev & S. S. Balmasov, « General F. A. Keller v gody Velikoj vojny i russkoj smuty » [Le général Keller pendant la Première Guerre mondiale et le Temps des troubles en Russie].

29. Keller décrète la mobilisation des soldats et officiers de l'ancienne armée russe et crée un Conseil de la défense. Il cherche en vain à coordonner ses actions avec celles de l'Armée des Volontaires. L'opposition entre Keller, monarchiste, et Denikine, libéral républicain, est une des raisons de la défaite. Le 14 (27) novembre, Keller est remplacé par le prince Dolgorouki.

30. Fiodor Arturovic Keller (1857-1918) : comte, général de cavalerie, de confession luthérienne, participe à la guerre russo-turque de 1877-1878. Par fidélité à la famille impériale et à ses convictions, il refuse de prêter serment au gouvernement provisoire. Arrêté à l'issue de la journée du 14 décembre 1918, il est abattu le 21 décembre au cours de son transfert en prison.

que signifie le patronyme de Naï-Tours qui renvoie au *Slovo o polku Igoreve* (*Le Dit de la campagne d'Igor*), une des références implicites de l'auteur de *La Garde Blanche*, où les preux russes sont qualifiés de Buj Tur³¹ ; *naj* se termine par un *jod* (/j/) comme *buj*. Les deux mots (*Naj Turs* et *Buj Tur*) sont formés sur le même modèle : deux monosyllabes dont le premier se termine dans les deux cas par –/j/, et un deuxième monosyllabe quasi identique, avec les trois premiers phonèmes identiques : /tur/. Donc, une forte similitude phonétique. *Naj* peut être rattaché à « nai- », préfixe superlatif, l'adjonction du *s* demeurant inexpliquée. On pourrait donc décrypter Naï-Tours comme « le meilleur des guerriers, le plus vaillant des preux ».

Au-delà de ce petit jeu du dévoilement des apparences, il faut s'interroger sur la répartition des personnages entre sphère publique/sphère privée, Kiéviens/immigrants, idéalistes/opportunistes, martyrs/bourreaux, braves/lâches, sans oublier ceux qui naviguent entre les deux, les hésitants, les profiteurs qui savent tirer parti de la tournure que prennent les événements, – Chervinski par exemple, le séducteur à la voix d'or, prêt à remplacer Tahlberg dans le cœur d'Hélène. Ce système d'oppositions permet de poser le problème des responsabilités et des valeurs, incarnées dans le choix des protagonistes, leurs réactions spontanées, viscérales, d'attaque ou de fuite. Le va-et-vient entre la sphère publique et la sphère intime permet de se ressourcer, de puiser des forces, de vérifier son engagement : les Tourbine sont tous d'accord sur la nécessité de risquer leur vie, il n'y a pas débat entre eux à ce sujet. Le bien-être ressenti dans « cette salle à manger chaude et intime, calfeutrée par ses rideaux de couleur crème », où l'on se sent « parfaitement bien », ne parvient pas à étouffer l'« ardeur nouvelle » qui pousse vers la tempête de neige et le combat.

Par contraste avec le monde extérieur, la sphère de l'intime est aussi le lieu où s'affirment les valeurs esthétiques et culturelles, bientôt déclarées inutiles, bourgeoises et réactionnaires par les barbares qui jetteront les pianos par les fenêtres, brûleront livres et meubles précieux pour se chauffer et boucheront les fenêtres avec des icônes ou des tableaux. Le soin apporté à dresser la table, les

31. *Tur*, c'est l'auroch qui a disparu en Russie au XVI^e siècle. La comparaison entre l'auroch et le valeureux guerrier est fréquente dans les chroniques et se retrouve dans les « koliadki » (chansons de Noël) ukrainiennes. A. Potebnia, entre autres, lui a consacré un article, « Tur v narodnoj slovesnosti » [L'auroch dans le folklore russe], information citée in *Obrjady i obrjadovyj fol'klor* [Rites et folklore rituel], M., Nauka, 1982.

fleurs « qui affirment la beauté et la pérennité de la vie³² », tout ce monde matériel d'objets quotidiens décrits avec amour, comme dans le tableau d'un maître flamand, sont le signe d'une haute culture et aussi une forme de résistance face à l'idéologie destructrice de l'envahisseur.

Les acteurs anonymes, portraituretés sur un mode volontiers satirique, voire caricatural, forment une « comédie humaine » en réduction qui permet de saisir les ressorts psychologiques des comportements et actions des habitants et les causes profondes de la catastrophe qui s'annonce : méconnaissance totale de « cette vraie Ukraine dont la superficie dépasse celle de la France³³ », où les paysans souffrent des exactions des Allemands et des propriétaires fonciers, lâcheté et égoïsme qui amènent à confier la défense du bien commun à des mains étrangères pourvu que l'ordre soit maintenu et les intérêts personnels sauvegardés, démission, renoncement à l'honneur pour la carrière et le confort, crédit accordé aux rumeurs, croyance en l'irrationnel : comme Rome, lorsqu'elle confia sa défense à des mercenaires, Kiev court à sa perte.

Traîtres et héros

La Garde blanche offre une description sociologique très précise de la masse nombreuse et hétérogène des officiers qui avaient traversé au péril de leur vie la frontière séparant désormais l'Ukraine indépendante de la Russie, déjà en proie à la guerre civile et où les massacres d'officiers étaient monnaie courante, pour chercher refuge à Kiev. D'autres revenaient chez eux après la démobilisation massive consécutive à la signature, le 9 février 1918, du traité de Brest-Litovsk entre l'UNR³⁴ et les Puissances centrales. Aux officiers du rang, formés ou promus pendant la guerre, font contraste ceux qui « nageaient aisément dans l'écume trouble de la Ville inquiète³⁵ » et qui sont l'objet des railleries du narrateur : cuirassiers, chevaliers-gardes, gardes à cheval et hussards de la garde, c'est-à-dire l'élite, formée dans les écoles militaires tsaristes. Ce sont eux, les 10 % de nobles que comprend encore le corps des officiers à l'issue de la guerre, qui constituent l'innombrable « état-major de

32. Mikhaïl Boulgakov, *La Garde blanche*, trad. de Claude Ligny, introduction de Laure Troubetzkoy, Paris, Pocket, 2005, p. 27.

33. *Ibid.*, p. 76 et 93-96.

34. UNR : acronyme de République populaire (parfois traduit par « nationale ») ukrainienne (Ukrainska narodna respublika), usité afin d'éviter toute confusion avec une république soviétique.

35. M. Boulgakov, *La Garde...*, *op. cit.*, p. 74.

Skoropadski », les « planqués » qui s'enivrent au chaud pendant que les volontaires se font tuer.

La guerre contre l'Allemagne avait provoqué une inflation phénoménale du nombre des officiers : aux 40 000 officiers de carrière s'ajoutent autant de mobilisés, en même temps qu'est mise en place une formation accélérée de trois à quatre mois, six mois pour les spécialistes. Devenaient officiers tous les conscrits ayant terminé leurs études secondaires – instituteurs, petits employés, enfants de prêtres ou de paysans riches forment le gros de ces « officiers de la guerre », qui ne sont pas des militaires à proprement parler. L'exemple de Nicolas Boulgakov est, à cet égard, typique : en 1917, il termine le Lycée Alexandre avec la médaille d'or et demande à intégrer la faculté de médecine de l'Université Saint-Vladimir, mais il est incorporé d'office à l'École du génie Alexeïev, construite en 1915-1916 pour former les nouveaux officiers qu'exigeait la guerre. De la même manière, la plupart de mes oncles se retrouveront officiers au front. Les pertes touchent essentiellement les officiers de carrière, dont presque tous périront dès la première année du conflit, ce qui entraîne la disparition du type traditionnel de l'officier, issu de familles d'officiers de carrière, noble, formé à l'École des cadets puis dans les Écoles militaires. Sur l'ensemble, soit 220 000 officiers, 70 000 seront tués au cours de la guerre.

L'état d'esprit des survivants est fidèlement décrit par Boulgakov : traumatisés, épuisés, désorientés, sans ressources ni travail, la plupart ne se sentent pas concernés par les événements locaux et s'ils s'engagent dans l'armée du Hetman, c'est uniquement pour survivre, ce qui explique le manque d'enthousiasme lors des mobilisations successives pour la défense de Kiev et les désertions massives. Les Kieviens de souche, comme Boulgakov lui-même ou mes oncles, blessés, rescapés de l'offensive Broussilov et d'autres batailles, cherchent avant tout à se reposer et réintégrer la vie civile, à reprendre leurs études ou trouver un emploi. De plus, il y avait parmi eux des séparatistes, des fédéralistes, des monarchistes, et peu étaient enclins à mourir pour Skoropadski. Seule l'affirmation mensongère de l'intégration des « droujiny » à l'armée de Dénikine réussit à motiver certains officiers à s'engager. C'est l'issue de cette journée du 14 décembre 1918 qui, de fait, transforma la plupart de ces officiers en « gardes blancs » : il ne leur restait plus alors d'autre salut que la fuite vers le Don – ou vers la Pologne, pour les monarchistes qui ne souhaitaient pas combattre dans l'armée « libérale » de Denikine.

Les défenseurs de la ville seront les élèves-officiers, les lycéens et étudiants. Séduits par le romantisme de l'appel, inspiré de Nekrassov, placardé sur tous les murs : « Tu peux ne pas être un héros, mais tu dois être volontaire », ils s'inscrivent pour défendre leur famille, leur maison, leur ville : « les hommes, sans le savoir eux-mêmes, avaient conçu les tours, les tocsins et les armes dans un seul but : protéger la quiétude de l'homme et son foyer. C'est pour eux qu'ils combattent, et à proprement parler, il n'y a pas d'autre raison de combattre, quelle qu'elle soit³⁶ ». Il y avait peu d'étudiants à Kiev, les plus âgés ayant été enrôlés et la plupart des facultés, sauf celle de médecine, ayant été évacuée à Saratov pendant la guerre. Les autorités de la ville s'adressent alors au ministre de l'Éducation nationale afin d'obtenir l'autorisation d'enrôler les élèves de cinquième, c'est-à-dire, des lycéens de 15 ans, pour défendre la ville « jusqu'à l'arrivée des Alliés ». C'est ainsi que mon père se retrouva, avec d'autres, dans ces milices d'étudiants.

Ces jeunes furent trahis une première fois quand on les envoya à l'extérieur de la ville, à la rencontre des troupes, nombreuses et bien équipées, de l'ennemi, alors que, officiellement, leur rôle était de maintenir l'ordre en ville. On les trahit une deuxième fois en les abandonnant dans le froid, sans préparation militaire, sans encadrement suffisant, sans équipement ni ravitaillement et sans relève. Enfin, rien ne fut organisé pour assurer leur repli et leur fuite, alors que les officiers supérieurs s'étaient enfuis ou cachés à temps. Ce qui se passa alors, on le devine à la lecture du dernier combat de Naï-Tours et l'on a envie de s'écrier avec lui : « Des enfants ! Des enfants !... Charognards d'états-majors !... ».

Rencontre entre La Garde blanche et l'histoire familiale

Mon père, inscrit sous le numéro 63 dans les milices d'étudiants du Général Kirpichev (Kartouzov dans le livre), a défendu la ville contre Petlioura à Motovilovka, Jouliany, Sviatochino. Il avait alors quinze ans. Il se trouvait, la dernière nuit, à Post-Volynski, dans la tempête de neige, parmi les junkers transis qui voyaient filer vers l'Allemagne les trains emportant leurs officiers félons vers le salut : il aurait pu mourir gelé, comme les camarades de Mychlaïevski, ou tué en tentant de rejoindre le centre-ville. J'ai donc voulu comprendre pourquoi mon père avait participé à cette « sanglante mascarade », avant de se retrouver dans un camp de prisonniers en Allemagne, en 1919, alors que ses frères, officiers et présents à Kiev à ce moment-là, semblaient être restés en dehors de

36. *Ibid.*, p. 217.

l'événement. Et aussi, pourquoi il y avait eu tant d'officiers, dans une famille « libérale ».

Les sources dont je disposais étaient les archives familiales rassemblées par mon frère, classées et répertoriées pour chacun des membres de la génération précédente. Ce sont essentiellement des documents écrits, « objectifs », résumant en quelques dates un parcours existentiel : actes de naissance, de baptême, actes notariés, copies de diplômes ou de décorations, passeports Nansen, décrets de réhabilitation, extraits des archives de l'État de Russie, des coupures de journaux, des photographies, quelques lettres et interviews, et aussi des documents sur l'origine de la famille, permettant de reconstituer la généalogie et le vécu des ancêtres, par exemple au séminaire de Pereïaslavl. L'exploitation de tels documents pose des problèmes spécifiques que résume Michelle Perrot dans son introduction à *L'Histoire de la Vie privée* : « [ces] irremplaçables témoignages ne constituent pas pour autant les documents « vrais » du privé. [...] Rien de moins spontané qu'une lettre ; rien de moins transparent qu'une autobiographie, faite pour sceller autant que pour révéler. Mais ces subtils manèges du cacher/montrer nous introduisent au moins au seuil de la forteresse³⁷ ». Les archives personnelles doivent donc faire l'objet d'une véritable critique au même titre que les autres sources, ce que confirment les exemples suivants.

Les « autobiographies » (Ankety) rédigées sous occupation bolchévique dissimulent la participation de leurs auteurs à des groupements ou actions « contre-révolutionnaires » ainsi que leur origine sociale, parfois géographique. Un de mes oncles, Serge Pachoutinsky, socialiste révolutionnaire, se déclarait ukrainien et fils de paysan, un autre s'affirmait russe et fils de petit employé. Les documents rédigés en ukrainien sous la Rada ou sous Skoropadski étaient détruits ou dissimulés. Les lettres de mon grand-père envoyées à ses enfants réfugiés à l'étranger étaient adressées à des amis, ses fils étant déclarés morts ou disparus pendant la guerre civile, les mots sont soigneusement pesés, les informations cryptées. Le SR de la famille, officiellement condamné à mort – des affiches annonçant son exécution avaient été placardées sur les murs de Kiev –, reparait plus tard à Moscou sous une autre identité avant d'être fusillé à Tachkent en 1938.

37. Michelle Perrot, « Introduction », in Philippe Ariès & Georges Duby (éd.), *Histoire de la vie privée*, t. V, Paris, Le Seuil, 1987, p. 11.

C'est la lecture de *La Garde blanche* qui m'a suggéré les questions à poser à ces « documents inertes » et m'a permis de leur donner vie, en me permettant de revivre, par personnages fictionnels interposés, cette nuit du 13 au 14 décembre 1918 dont l'issue a été déterminante pour notre famille comme pour celle de Boulgakov, sans doute, mais aussi pour le cours ultérieur de la guerre civile. Dans ce travail de remémoration d'une histoire qui n'était pas la mienne, j'ai été aidée par les ressemblances découvertes entre la famille de Boulgakov et la nôtre, toutes deux d'origine cléricale, russophones et représentatives de cette couche cultivée et relativement aisée de la population urbaine qui, au tournant du siècle, avait bénéficié des possibilités d'ascension sociale offertes par la fonction publique et la modernisation du pays : le père de l'écrivain était professeur de théologie et de langues anciennes, mon grand-père géomètre-arpenteur en charge des apanages ; chez les Boulgakov, sept enfants et six déménagements, chez mes grands-parents onze enfants et onze déménagements. Parmi les adresses communes, la descente Saint-André... Les enfants fréquentent le lycée Alexandre, ce qui permet d'intégrer ensuite directement l'Université Saint-Vladimir, et se destinent à des carrières de médecin, ingénieur, avocat. La guerre, avec l'incorporation des garçons dès la fin des études secondaires, puis la guerre civile anéantissent ces projets et « brisent les familles comme nulle part ailleurs³⁸ », dispersant les enfants aux quatre coins du monde. J'ai donc croisé les lectures et les sources, pour tenter de préciser la part de vérité historique qu'offre *La Garde blanche*, voir ce que révèle la scène symbolique du roman de la conception du monde et de l'Histoire de son auteur.

Hors cadre et blancs du texte

La grande absente du texte est, en fait, la guerre civile : les épisodes dramatiques et sanglants sont, pour la plupart, situés à la périphérie de la ville ou rejetés hors du cadre chronologique du récit. Ils trouveront place dans les autres récits et nouvelles de Boulgakov, écrits à la première personne : *Les aventures extraordinaires du Docteur N.*, *La couronne de feu*, *Le Raid*, *La Nuit du 2 au 3*, *J'ai tué*. *La Garde blanche* n'en donne qu'une connaissance allusive ou médiate. C'est par Mychlaïevski que l'on est informé du déroulement des combats aux abords de Kiev, c'est Aniouta qui rapporte avoir vu deux cadavres d'officiers dans les rues. Mais, grâce au

38. M. Boulgakov, « Kiev-gorod » [La ville de Kiev] (sous-titré : « excursion dans le domaine de l'histoire), *Sobranie sočinenij v pjati tomach*, op. cit., t. II, p. 313.

pouvoir qu'a l'écrivain de circuler dans les couloirs du temps, les événements « censurés » sont présents dans les rêves ou les souvenirs des héros. C'est ainsi que la première prise de Kiev par les bolcheviks, le 26 janvier 1918, est évoquée dans les réminiscences qu'éveillent en Nicolas Tourbine les paroles de la « marche des ingénieurs » ; elle peut apparaître comme un épisode mineur. Or de nombreux officiers, ainsi que des « bourgeois » et des étudiants, furent alors liquidés : la Croix-Rouge dénombra 5 000 morts, dont 3 000 officiers. Les défenseurs de la ville savaient ce qui les attendait : les troupes de Petlioura firent 10 000 prisonniers, dont 500 officiers, et dès la première nuit, 163 corps d'officiers torturés furent regroupés au Théâtre d'anatomie ; après la fuite du Directoire, on retrouva 400 cadavres d'officiers dans les bosquets des parcs, pour la plupart des non-Kiéviens que personne n'avait réclamés, ce qui éclaire l'épisode de la recherche du corps de Naï-Tours. La maladie de Tourbine autorise une ellipse temporelle qui évite la description des crimes ayant marqué les quarante-sept jours de la présence de Petlioura.

C'est durant cette période que se situe l'épisode du Musée pédagogique, également absent du roman³⁹, en dehors d'une brève mention : « mille des nôtres sont au Musée pédagogique », mais qui nous est connu grâce à Roman Goul⁴⁰, rescapé de la Campagne des Glaces et défenseur malgré lui de la ville. Ils furent en fait jusqu'à 4 000 prisonniers, entassés à l'intérieur du Musée dans des conditions déplorables, à attendre que les soldats de Petlioura viennent les fusiller. Un attentat à l'explosif fit s'écrouler la coupole de verre, blessant 200 prisonniers qui furent évacués vers les hôpitaux de la ville, les autres restèrent dans le bâtiment privé de carreaux aux fenêtres, sans chauffage. C'était la période de Noël, dehors dans la neige s'étiraient les longues files des familles attendant pendant des heures une brève rencontre. Le massacre collectif fut évité grâce aux autorités allemandes qui négocièrent avec les petliouristes. Quittant la ville début janvier 1919, les Allemands emmenèrent

39. Nikolka Boulgakov fut enfermé avec les autres au Musée pédagogique, mais, connaissant parfaitement les lieux, il réussit à s'en échapper par une fenêtre et à rejoindre le lycée Alexandre voisin où le gardien Maxime lui donna des vêtements civils et l'aida ainsi à échapper au sort des autres prisonniers. Dans le roman, le lycée, transformé pendant la guerre en hôpital militaire, est le lieu de rassemblement d'une milice de junkers, ce qui semble peu probable.

40. Roman Gul', « Kievskaja èpopéja », *Arxiv russkoj revoljucii*, t. II, p. 59-86, Berlin, 1922.

avec eux plusieurs centaines de « volontaires », parmi lesquels Ber-mont-Avaloff⁴¹, Roman Goul et son frère – et mon père. En Alle-magne, les prisonniers furent dispersés entre différents camps, où la rencontre avec les soldats révolutionnaires ne fut pas des plus chaleureuses. Ces péripéties auraient pu fournir une matière roma-nesque susceptible de nombreux développements, ce qui aurait été possible, peut-être, dans le deuxième volume de la trilogie envisa-gée, car la structure du roman, qui en fait un drame en trois actes, l'unité de temps et de lieu, la clôture du texte enfin, interdisent l'éparpillement du récit en une multitude de destins singuliers.

La vie culturelle, enfin, était intense à Kiev où débutait la « re-naissance ukrainienne », où les créateurs locaux, comme Alexandra Exter, ainsi que les dramaturges, écrivains, musiciens, poètes venus de Russie renouvelaient les formes et inventaient l'avant-garde. Elle est réduite ici aux manifestations grotesques des « décadents ».

Ces choix donnent à lire, en creux, les phobies et les préfé-rences de Boulgakov : nostalgie de la figure idéalisée de l'officier russe et mépris pour ses avatars dégénérés, rejet d'une langue et d'une culture ukrainiennes factices, instrumentalisées par un pou-voir d'opérette, sarcasmes à l'égard des avant-gardes « bolchévi-sées » avec leur jeu verbal stérile et leur iconoclasme facile, et sur-tout, haine féroce de toute vision romantique, idéalisée et héroïque, de la guerre et de la révolution.

La scène symbolique

La ville comme théâtre

Le 2 (15) mars 1917 met fin aux « temps légendaires » et inau-gure un temps carnavalesque – celui des imposteurs et des bouf-fons. Tout se brouille sur le « vaste échiquier » où chacun connais-sait son rang et son rôle, désormais on improvise sur la scène de l'Histoire : des figures grotesques vêtues de costumes empruntés ou de vieux oripeaux paradent sur les places et les avenues des villes devenues vastes théâtres. À cette exhibition permanente, Kiev offre les gradins de ses collines, les loges du Jardin Impérial, le parterre du Podol et l'immense Kreschtchatik pour le défilé des troupes victorieuses. En hiver, au moment des faits, voilé de brume et de fumées le jour, ce décor splendide se métamorphose la nuit,

41. Ber-mont-Avaloff, aventurier germanophile d'extrême droite, com-mandera en exil les troupes russes au sein des frei-korps et sera en 1933 à la tête du ROND, mouvement national russe de libération qui sera dissous par les hitlériens.

par la magie de l'électricité, en Metropolis futuriste où la lumière ruisselle, où les rouages des machines ébranlent le sol jusque dans ses fondements : activité démoniaque, artificielle, au service de la vie frelatée dont bruissent jusqu'au matin restaurants, cabarets et boîtes de nuit où s'agite une foule hétéroclite d'« immigrants » du Nord fuyant la révolution.

La « sanglante mascarade de Moscou » trouve d'abord à Kiev une réplique amoindrie, sur le mode comique : après les courts intermèdes des « pantalons bouffants » et des uniformes gris, c'est l'arrivée des Allemands « coiffés de cuvettes métalliques rougeâtres » qui sortent de leur poche, comme par magie, un « étonnant souverain, dont le titre appartient plutôt au XVII^e siècle qu'au XX^e⁴² », Paul Petrovitch Skoropadski, dont l'élection se déroule au grand cirque de Kiev – un clown, donc, ce que confirme son uniforme de pacotille – tcherkesse noire et bottes cosaques...

Sous la férule de l'hetman, l'Ukraine devient un « royaume d'opérette », une vaste mascarade dont les acteurs se reconnaissent entre eux à leurs cocardes gris-bleu et aux étranges signes cabalistiques dont ils ornent leurs épaulettes. Kerenski, dont la visite à Kiev en mai 1917 provoque l'enthousiasme, initie la longue série des personnages à transformations qui se succèdent dans le récit : Thalberg, l'homme au double regard qui s'enfuit avec les Allemands, Chpolianski, l'émissaire de Moscou, l'homme aux mille visages, l'énigmatique colonel Chtekine et Skoropadski bien sûr qui, adaptant le scénario de Kerenski aux circonstances, fuit déguisé en général allemand blessé⁴³ : tous changent à tout moment d'apparence, de costume et de rôle.

Dans ce « chaos universel » symbolisé par la boutique de Madame Anjou, les identités fluctuent, se dissolvent, le tout a disparu, la partie s'en est détachée et vit d'une vie autonome : pantalons bouffants, favoris noirs, galons, tresses défaites... L'être humain, pantin désarticulé, est un corps morcelé : « Sur les galeries, des centaines de têtes s'empilaient les unes sur les autres, s'écrasant mutuellement [...]. Au fond du gouffre étouffant roulait un flot de milliers de têtes [...]. Une chasuble sans tête et sans bras flotta un instant au-dessus du flot, puis se noya dans la foule...⁴⁴ ». Là encore se lit la référence implicite à Gogol, l'auteur préféré de Boulgakov, qui, dans *La Perspective Nevski*, signifiait par l'atomisation des

42. Mikhaïl Boulgakov, *La Garde...*, *op. cit.*, p. 75.

43. Cette version de la fuite de Skoropadski, adoptée par les historiens, est contredite par certains témoins.

44. Mikhaïl Boulgakov, *La Garde...*, *op. cit.*, p. 264-265.

individus la manipulation diabolique à l'œuvre : « On aurait dit que quelque démon avait brisé l'univers en morceaux pour les mélanger ensuite sans aucun ordre⁴⁵ ».

Le fantastique a pris possession de la ville : à la perte de repères s'ajoute la confusion des langues : « Dans quelle langue ont-ils donc dit l'office, bonnes gens ? Je n'y comprends plus rien⁴⁶ ». Langue de Dieu, langue de Moscou, langue orthodoxe, langue maudite, inventée, vocables allemands, galiciens... font de Kiev une nouvelle Babel. Ce qui se joue sur la scène publique redouble les spectacles impies montés par les cabarets et théâtres de vaudeville par les « artistes » venus du Nord qui s'amuse à désarticuler la langue russe. Le thème de la contamination du corps de la ville par la « vermine » se glissant par toutes les issues est illustré par le destin du poète syphilitique, Ivan Roussakov, initié à la débauche et au blasphème par Chpolianski, puis soigné spirituellement par le père Alexandre et physiquement par le docteur Tourbine. Les thèmes de la perte et de la perte, mais aussi de la possible renaissance, parcourent ainsi en filigrane le récit. La ville corrompue est coupable : moderne Babylone, elle sera détruite. Mais au corps périssable de la ville se superpose son corps mystique, son essence éternelle.

La ville comme « axis mundi »

La ville est un microcosme à structuration double, verticale et horizontale. Au cœur de cette ville aux « vertigineux précipices, [dont] les hautes parois balayées par les neiges, tombaient à pic sur de lointaines terrasses intérieures⁴⁷ », se dresse un haut lieu symbolique, la colline Saint-Vladimir, surmontée d'un gigantesque piédestal sur lequel est érigée une énorme statue du saint que grandit encore la croix lumineuse qu'il tend vers le ciel : sur cette lumière, les marins règlent leur route vers la ville. Cette colline est encore sanctifiée par la présence du Panorama, érigé en 1902, qui représentait, avec un réalisme saisissant, Jérusalem au moment de la Crucifixion du Christ – scène dont Boulgakov se serait souvenu lors de la rédaction du *Maître et Marguerite*.

45. Nicolas Gogol, « La Perspective Nevski », in Nicolas Gogol, *Œuvres complètes*, éd. de Gustave Aucouturier, Paris, « Bibliothèque de La Pléiade », 1966, p. 546.

46. M. Boulgakov, *La Garde...*, *op. cit.*, p. 267.

47. *Ibid.*, p. 69.

Comme Jérusalem avait son roc sur lequel était bâti le temple et qui plongeait loin dans les eaux primordiales, le *tebom*, ainsi Kiev a son rocher de Saint-Vladimir et le Dniepr, antique rivière. En bas, dans un vaste méandre du fleuve, s'étale la ville basse, le Podol ; au-dessus, à une hauteur incommensurable, s'étend le ciel étoilé. Kiev, « perle sertie de turquoise », est la Jérusalem de l'Ukraine, un espace sacré. Elle est décrite en un style hyperbolique évoquant celui de Gogol dans *La Perspective Nevski*, expression de l'admiration et de l'amour que le narrateur lui porte : le plus beau site du monde, elle a plus de jardins qu'aucune autre ville au monde, des millions de taches de soleil, l'immortel jardin impérial, le gigantesque piédestal, les globes électriques sont semblables à des colliers de pierres précieuses...

En son plan, la ville est formée de cercles concentriques, le plus extérieur, celui des « forêts bleues », représentant le monde sauvage d'où surgissent les envahisseurs et où disparaissent tous les corps étrangers que la ville rejette : généraux félons, spéculateurs, intellectuels dépravés et enfin, les bandes de Petlioura. Au centre de ce microcosme, la colline Saint-André avec la maison familiale et l'appartement des Tourbine dont le cœur est le poêle en faïence blanche, substitut de la mère disparue et qui, comme elle, dispense « vie, chaleur et lumière » à ses enfants : pensons à la signification symbolique du poêle, centre de l'*isba*, dans l'imaginaire russe.

Tout l'espace urbain est chargé de mémoire – mémoire historique des églises et monuments, mémoire personnelle et collective à la fois au Lycée Alexandre, conservatoire des émotions et des souvenirs du jeune Alexis Tourbine, mémoire familiale préservée entre les murs de la maison. L'entrée des nouveaux barbares, destructeurs de mémoire, est un sacrilège, un événement comparable à la chute de Troie, à la destruction de Jérusalem, au sac de la ville par les Tatars, c'est une catastrophe d'ordre cosmique.

L'espace du rêve

Le noyau même du roman est peut-être ce rêve sur la ville, du 31 décembre 1917 : « Je viens de voir en rêve Kiev, les visages familiers qui me sont chers, j'ai rêvé qu'on jouait au piano. Viendra-t-il, le temps passé⁴⁸ ? » On connaît, par sa lettre à son ami Pavel Popov où il se plaint de ne plus faire de rêves heureux, l'importance que Boulgakov accordait à l'activité onirique. Il pré-

48. Lettre à sa sœur I. A. Zemskaïa, M. Boulgakov, *Sobranie sočinenij v pjati tomach...*, *op. cit.*, t. V, p. 390. Boulgakov écrit : « pridët li staroe vremja » [viendra-t-il le temps passé], et non « vernëtsja » [reviendra-t-il].

cise : « Dans mon roman, les rêves sont construits intentionnellement, ils ne présentent pas de traits réels⁴⁹ ». L'écrivain recourt au rêve pour structurer le récit mais aussi pour accéder au monde intérieur des personnages et faire sentir les bouleversements provoqués par les événements dramatiques qui les accablent. Les procédés du rêve – condensation, déplacement, inversions –, son discours énigmatique et symbolique permettent de donner à la fois une représentation très dense de la réalité extérieure, réduite à l'essentiel, et de pénétrer dans le temps du rêve, où passé et futur se télescopent. Il importe donc de distinguer la fonction littéraire du rêve dans le récit de sa fonction comme révélateur d'un ébranlement existentiel. Dans cette autre dimension, les protagonistes subissent des modifications et des travestissements conformes à leur véritable nature, et ont des révélations sur leur destin et celui de leurs proches.

Ces révélations sont à l'aune de l'âme du rêveur : Vassilissa, « bourgeois poltron et antipathique », voit sa cachette secrète forcée par des « voleurs de Touchino » ; plus tard, quand cette prophétie se sera réalisée, il rêvera que des porcs agressifs viennent dévaster son jardin, mais l'enfant, Petia, voit un rêve « simple et joyeux comme le soleil ». Alexis Tourbine aperçoit en songe un « démon de petite envergure », à la nature très littéraire, qui lui annonce la disparition des valeurs russes traditionnelles : l'amour de la Sainte Russie et le culte de l'honneur. Puis, un rêve enchâssé dans son rêve sur la Ville apporte la réponse à sa question : « alors, qui mourra ? »

Dans l'espace du rêve, Tourbine rencontre le colonel Naï-Tours – encore vivant dans l'univers diégétique – vêtu et armé en chevalier de l'ancien temps, ce qui laisse présager sa fin prochaine. Le colonel Naï-Tours prend ainsi place aux côtés des preux, défenseurs de Kiev contre les Pétchénegues, preux dont il est, dans l'épopée moderne, l'un des rares représentants. En dehors du style épique et des métaphores, d'autres correspondances se devinent entre *Le Dit d'Igor* et *La Garde blanche* : une guerre fratricide débouchant sur l'invasion de la terre russe par les armées étrangères, la référence au Don : « Le Don t'appelle, prince, il appelle tous les

49. Déclaration de Boulgakov notée par son ami Pavel Popov, auteur du premier essai biographique sur l'écrivain, publié en 1991. Voir *Bulgakovskaja Ènciklopedija* [Encyclopédie de Boulgakov] sur internet à bulgakov.ru. Les réponses de l'écrivain à P. Popov (1926) sont reproduites dans : Ellendea Proffer (éd.), *Neizdannyyj Bulgakov: teksty i materialy* [Boulgakov inconnu : textes et documents], Ann Arbor, Ardis, 1977, p. 39.

princes à la victoire⁵⁰ ». On se souvient aussi qu'un rêve prophétique annonce à Sviatoslav, demeuré à Kiev, la mort de ses deux fils. Une même réactivation fantasmatique du glorieux passé de la Rus' est à l'œuvre dans la vision des soldats, Rouges et Blancs confondus, arrivant « directement au paradis, tout l'escadron en selle. » Traité ici sur le mode humoristique, ce tableau fait écho à la coutume ancienne d'enterrer les cavaliers avec leurs montures : la mythologie des anciens Slaves les imaginait gagnant le paradis à cheval⁵¹. La psyché du rêveur communique ainsi avec le passé mythique ancestral, avec la mémoire collective de son ethnos.

Le rêve, « planant comme un trouble oiseau blanc », vole à travers la ville, unit tous les habitants dans une même angoisse. L'espace onirique est un espace partagé, l'image du défunt Jiline passe du rêve de Tourbine à celui du soldat bolchevik qui fait les cent pas aux portes de la ville. En accordant au rêve une place aussi importante dans son roman, en lui attribuant un caractère collectif et prophétique, Boulgakov fait preuve d'une intuition très moderne, développée dans les récents travaux sur les rêves traumatiques et la mémoire génocidaire. Les rêves prémonitoires sont en effet des représentations du réel qui se présentent à la psyché mais ne sont pas encore acceptés par le conscient, ils sont activés par les traumatismes de l'histoire dont ils gardent ensuite la mémoire. Préserver la production onirique d'une époque troublée, l'interpréter, est aussi un moyen de comprendre son histoire.

Conclusion

La vision de l'histoire que valorise Boulgakov est celle du passé glorieux de la Rus', celle des preux qui défendaient la Ville contre les Pétchénegues et faisaient sonner le tocsin à Sainte-Sophie au lieu d'ouvrir la cathédrale à l'envahisseur pour une messe d'action de grâce – le temps où les Nai-Tours étaient légion, au lieu d'être l'exception. À la conception marxiste de l'histoire, marche triomphante vers un futur d'utopie, l'écrivain oppose la vision d'un temps dont le développement linéaire est rompu par l'événement traumatique, où l'avenir est pétrifié : « Les murs tomberont, le faucon effrayé s'envolera du gantelet, la flamme s'éteindra dans la lampe de bronze, et la fille du capitaine sera brûlée dans le poêle.

50. *Slovo o polku Igorja* [Le Dit d'Igor], éd. A. N. Čudinov, SPb., typographie Glazunov, 1902, p. 24.

51. Voir *Obrjady...*, *op. cit.*, p. 118-119, 213-214 et 222.

Leur mère leur avait dit : – Vivez... Il leur faut maintenant souffrir et mourir⁵² ».

L'écrivain nous invite à considérer l'histoire à « rebrousse-poil⁵³ », selon l'expression de Walter Benjamin, dans une remémoration de ce qui a été censuré par les vainqueurs – les massacres, les ruines et la destruction – et qui redonne leur juste place aux vaincus et aux oubliés : l'histoire officielle met en danger même les morts⁵⁴. La connaissance du passé, dit encore Benjamin, c'est se saisir d'un souvenir au moment du danger. La famine qui a frappé l'Ukraine entre l'automne 1921 et le printemps 1923 a fait des millions de morts, et quand Boulgakov revient à Kiev, en ce même printemps 1923, la ville merveilleuse qu'il a connue n'existe plus, c'est une terne ville de province qui survit en effaçant de sa mémoire collective le souvenir des années tragiques.

« Quelqu'un paiera-t-il pour le sang versé ?, interroge Boulgakov. Non. Personne. Simplement, la neige fondra, la verte herbe ukrainienne sortira et flottera comme une chevelure sur la terre⁵⁵... ». Pour comprendre ce qui se joue là actuellement, il est urgent de tourner son regard vers un passé proche mais déjà aboli et qui retrouve vie dans *La Garde blanche*, hommage de l'écrivain à son environnement familial, à sa jeunesse, mais surtout, à sa terre natale, à sa patrie – la ville de Kiev⁵⁶.

Et par fidélité à la clôture du texte de Boulgakov, c'est par une citation de Ricœur que je conclurai :

En fusionnant ainsi avec l'histoire, la fiction ramène celle-ci à leur origine commune dans l'épopée. Cette épopée en quelque sorte négative préserve la mémoire de la souffrance, à l'échelle des peuples [...]. La fiction se met ainsi au service de l'inoubliable [...].

52. M. Boulgakov, *op. cit.*, p. 20.

53. Walter Benjamin, *Sur le Concept d'Histoire*, Œuvres III, Paris, Gallimard/Folio Essais, p. 433.

54. Walter Benjamin, *Sur le Concept d'Histoire*, *ibid.*, p. 431.

55. M. Boulgakov, *op. cit.*, p. 312.

56. Voir par exemple sa lettre du 13 mai 1935 à son frère Nicolas, *Sobranie sočinenij v pjati tomach*, *op.cit.*, t. V, p. 536.

Il y a peut-être des crimes qu'il ne faut pas oublier, des victimes dont la souffrance crie moins vengeance que récit. Seule la volonté de ne pas oublier peut faire que ces crimes ne reviennent plus jamais⁵⁷.

Université de Poitiers, MIMMOG

57. Paul Ricœur, *Temps et Récit*, t. III, Paris, Le Seuil, « Points Essais », 230, 1991, p. 274-278.